

Le troisième centenaire de Van Dyck

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **37 (1899)**

Heft 34

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-197704>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ordinaire ; il apprend d'elle qu'elle n'est pas mariée.

— Au fait, lui dit-il, tu passes devant le poste de Potsdam ; charge-toi de ce billet que je vais écrire, promets-moi que tu le donneras toi-même au commandant, et tu garderas pour ta peine un écu.

La fille, qui connaissait le caractère singulier du roi, lui promit tout ce qu'il voulait ; mais, inquiète instinctivement, elle n'entra pas à Potsdam et changea de chemin.

Elle trouva près de là une petite vieille, à laquelle elle remit le billet et l'écu, en lui recommandant de bien faire la commission sans délai, l'avertissant que c'était de la part du roi et qu'il s'agissait de choses importantes.

La vieille se hâta de se rendre au poste et de demander le commandant. Celui-ci ouvrit le billet. C'était l'ordre très précis de faire, sur-le-champ, épouser la commissionnaire à tel grenadier, qui y était nommé.

La pauvre vieille, veuve depuis longtemps, fut très surprise de ce résultat, mais elle se soumit aux ordres du roi de bonne grâce, tandis qu'il fallut employer l'autorité, les menaces et les promesses pour vaincre la répugnance et calmer le désespoir du soldat.

Ce ne fut que quelques jours après que Guillaume, venu pour admirer le grand couple qu'il avait fait marier, sut qu'il avait été joué par une paysanne défilante, et comme le soldat était inconsolable d'avoir été uni à une vieille femme, il ordonna le divorce entre les deux époux.

Le troisième centenaire de Van Dyck.

Chacun sait que la Belgique est la patrie des trois grands peintres Van Dyck, Rubens et Teniers. La ville d'Anvers vient de célébrer par de grandes fêtes le troisième centenaire de la naissance de Van Dyck. Des artistes peintres, venus de toutes les parties du monde, ont rendu un hommage touchant à la mémoire du grand artiste. Voici un extrait des détails biographiques publiés à ce sujet par le *Petit Parisien* :

« Van Dyck fut, avec Rubens, le plus grand peintre de l'école flamande. Rubens fut l'initiateur, le créateur ; Van Dyck fut l'initié, l'apôtre. « Plus noble que Rubens dans le choix des formes, a dit un critique, Van Dyck eut peut-être moins de défauts que son maître, mais peut-être aussi moins de grandeur.

» Comme portraitiste, il partage la première place avec le Titien et Velasquez.

» Van Dyck est le plus élégant de tous les peintres de portrait qui aient existé. Léonard de Vinci est plus intime et plus expressif, Raphaël plus correct, Titien plus superbe, Rubens plus ample, Velasquez plus fantasque ; mais ni eux ni d'autres n'ont surpassé le goût exquis de Van Dyck.

» L'artiste fit un long séjour à la cour du roi d'Angleterre Charles Ier, qui le nomma son premier peintre, lui assigna une pension de 200 livres sterling, lui donna un logement d'hiver, une résidence d'été, et voulut même lui faire bâtir un hôtel particulier à Londres. Ces marques éclatantes de la faveur royale créèrent à Van Dyck une situation exceptionnelle : il vit bientôt affluer chez lui les ministres, les courtisans, les chambellans, les pages, tous les grands seigneurs et toutes les grandes dames de la Cour, qui venaient lui demander leur portrait.

» Pour suffire aux innombrables commandes qui lui arrivèrent, il adopta, si nous en croyons ses historiographies, la manière d'opérer suivante : « Il donnait jour et heure aux personnes qu'il devait peindre, et ne travaillait jamais plus d'une heure par fois, soit à ébaucher, soit à finir ; son horloge l'avertissant de l'heure, il se levait, faisait la révérence à la personne, comme pour lui dire que c'en était assez pour ce jour-là, et convenait avec elle d'un autre jour et d'une autre heure. Après quoi, son valet de chambre lui venait nettoyer ses pinces et préparer une palette nouvelle, pendant qu'il recevait une autre personne à qui il avait indi-

qué une heure. Il travaillait ainsi à plusieurs portraits en un même jour, avec une vitesse extraordinaire. »

Histoire de la nation suisse, par B. Van Muyden. H. Mignot, éditeur, à Lausanne. — La 13^e livraison, qui a paru récemment, nous donne, outre une table très détaillée des matières traitées dans le deuxième volume, un répertoire chronologique, une table des figures et un répertoire alphabétique des noms, des personnes et des lieux, qui rendent les recherches des plus faciles.

Nous y remarquons ensuite un coup d'œil excessivement clair sur la Révolution française, sur ses causes et ses exagérations, sur ses crimes comme sur ses bienfaits. Quelques pages nous mettent au courant de ce grand événement qui fit table rase du passé de la France et dont le contre-coup, en Europe, fut considérable ; elles nous montrent les idées généreuses des promoteurs de cette révolution faire leur chemin dans notre patrie, qui préparait sourdement son émancipation. On marchait à grands pas vers la Révolution helvétique, dont les études fournissent à M. Van Muyden le sujet d'une étude fort intéressante.

Nous assistons de même au mouvement révolutionnaire, aux différentes luttes des divers partis qui ne cessèrent d'agiter la petite république de Genève pendant une grande partie du XVIII^e siècle.

Les dernières pages sont consacrées à *Chenauv*, de Fribourg ; à la fondation du Club helvétique à Paris, et à la propagande révolutionnaire dans le Pays de Vaud. En résumé, lecture très attachante, très instructive.

La fenêtre dangereuse.

PAR JEAN RAUCOURT

(F.in.)

Et pourtant, Fernand Dubois avait vainement essayé de noyer sa douleur ; chaque jour il s'apercevait qu'il aimait davantage sa sévère voisine.

L'été avançait ; déjà août accablait Paris de sa lourde atmosphère.

Depuis quelque temps, Adèle, débordée de besoin, veillait fort tard, laissant, même la nuit, sa croisée entrouverte.

Une lueur d'espérance traversa à ce moment le cœur de Fernand Dubois ; un souvenir venait de frapper sa bouillante imagination : celui d'une soirée à l'Opéra, où un machiniste de ses amis l'avait fait assister à *Roméo et Juliette*.

— Ah ! la belle idée ! s'écria-t-il.
Et, le jour même où elle jaillit dans son cerveau, il mit sa petite combinaison en œuvre pour la nuit suivante.

Pourquoi n'imiterait-il pas Roméo escaladant jusqu'au balcon de sa Juliette ?

Il calcula à peu près la distance qui le séparait du mur voisin et assembla deux échelles. Et, vers minuit, — lorsque la maison fut tout à fait endormie, sans autre lumière que celle de la fenêtre ouverte où travaillait encore courageusement Adèle Berger, — Fernand, qui avait eu la précaution de laisser sa chambre dans l'obscurité, posa doucement, sans le moindre bruit, son chemin suspendu sur l'entablement des deux croisées. Puis, il se mit hardiment en marche par cette voie aérienne, se rendant chez sa cruelle amie.

Quelques secondes plus tard, il était arrivé au bout de sa dangereuse escalade. Tout frissonnant de bonheur, il admirait le visage paisible d'Adèle Berger, dont les paupières baissées dessinaient une ombre meurtrissante sur les joues pâles par la fatigue des longues veillées, ses petits doigts courants agiles sur l'étoffe. Et le jeune homme retenait à grand-peine sa respiration pour ne pas éveiller l'attention de la chère créature... Quand, par malheur, son pied glissa sur un échelon !

Et un cri d'effroi lui échappa, tandis qu'il essayait instinctivement de se cramponner à la barre de la fenêtre.

A ce cri, troublant le grand silence de la nuit, Adèle fut prise d'une peur indicible...

Brusquement, elle se jeta sur les volets de la fenêtre et aperçut une ombre. — celle d'un homme qui s'agitait derrière l'entablement, s'accrochant des deux mains à la barre...

Sans se rendre compte de qui voulait pénétrer chez elle, elle ferma violemment sa fenêtre... La

secousse se répercuta sur l'échelle... Et, brusquement, Fernand fut précipité dans le vide et vint s'abattre sur le pavé de la cour.

Bientôt c'était tout un grouillement dans la cour, puis dans l'allée de la maison.

Le concierge, sa femme, puis une douzaine de voisins, éveillés en sursaut par les cris du pauvre Fernand et descendus en toute hâte, entourant le blessé et, avant même de le soigner, essayaient de le faire parler, d'obtenir un mot d'explication sur sa mésaventure, sur sa chute, sur ces deux échelles brisées trouvées auprès de lui.

Mais lui ne demandait qu'une chose :
— Qu'on me remonte chez moi !... Qu'on me remonte !... Et qu'on aille me chercher un médecin !

— Et qui vous soignera ? s'exclamait la concierge, tandis que son mari s'éloignait... Qui vous soignera si vous avez la jambe cassée ?... Vous feriez bien mieux de vous laisser transporter à l'hôpital !

Vainement, en effet, on avait essayé de le mettre debout ; il retombait aussitôt, et suppliait avec irritation :

— Mais remontez-moi donc chez moi... Je vous en prie !... Qu'on m'étende tout de suite sur mon lit !...

Mais on n'osait rien faire, tant que le concierge n'était pas revenu.

Il reparut enfin, accompagné d'un agent de police et d'un médecin que l'agent était allé requérir.

Dès le premier examen, le médecin confirmait toute l'étendue du malheur de Fernand.

— Oui, ce pauvre garçon a la jambe cassée.

— Alors, qui va le soigner ? reprit la concierge... Il vit tout seul, ce jeune homme... Sa famille est en province...

Et le médecin, à son tour, prononça la sentence terrible :

— Dame ! il vaudrait certainement mieux le porter à l'hôpital !

Mais déjà Fernand se redressait sur ses poignets pour protester, avec toute l'énergie dont il était encore capable :

— Non, non ! je ne veux pas !
En ce moment, une figure animée de la plus exquise compassion se pencha vers lui ; et, très douce, mais très ferme, Adèle Berger ordonna :

— Non, non, pas à l'hôpital !... Qu'on le porte chez lui, comme il le demande !...

— Eh ! répéta la concierge avec entêtement, qui le soignera ?... Qui lui fera sa cuisine ?... Qui ?...
— Moi, madame, moi ! déclara nettement la petite passemoutière.

Et elle ajouta en rougissant :
— Il faut bien s'aider entre voisins !
Et Fernand, transporté de bonheur, malgré sa souffrance, murmura :

— Que vous êtes bonne... et que je vous aime !
Et ses yeux s'agrandirent, comme s'il voulait mieux y fixer l'image d'Adèle Berger, — enfin vaincue !

Puis, il s'évanouit...
— Eh ! mais vous voilà guéri, monsieur mon voisin ! s'écriait Adèle Berger avec le plus joli enjouement ; je crois bien que, la semaine prochaine, vous n'aurez plus aucun besoin de moi !...

C'était six semaines plus tard, par un après-midi tout triste, tout humide, en une de ces heures où la solitude est particulièrement lourde ; aussi, ces simples mots avaient-ils tout de suite arraché des larmes à Fernand Dubois.

— Oh ! mademoiselle, prononça-t-il avec le plus douloureux accent de reproche, mademoiselle !...

Eh quoi ! parce qu'il était à peu près debout, parce qu'il allait de son lit à son fauteuil placé près de la fenêtre rien qu'en s'aidant un peu de son bras, ça allait en être fini de leur jolie intimité, de ces heures exquises où, pour mieux le surveiller, elle apportait son ouvrage dans sa chambre, des lectures qu'elle lui faisait le soir, des soins si simples et pourtant si délicieux dont elle l'entourait ?...

Et elle osait dire cela presque gaiement !
Fernand en était désespéré.

— Oh ! mademoiselle, alors... alors, s'écria-t-il, ce serait à retomber malade !

Mutine, elle dit :

— Ah ! pardon ! ce ne serait plus ma faute alors, et je n'aurais plus le devoir de vous soigner !

Lentement il demanda :

— Ce n'est donc que... par devoir... que vous avez été si bonne ?

Jamais, depuis le terrible et bienheureux accident, il n'avait osé lui manifester d'autre sentiment